

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 27 (1939)
Heft: 110

Artikel: Études critiques : les fouilles de Jéricho et la Bible
Autor: Pidoux, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES FOUILLES DE JÉRICO ET LA BIBLE

On a beaucoup parlé des fouilles de Palestine, ces dernières années surtout. Si certains milieux en ont enregistré les résultats avec une confiance naïve, d'autres ont fait preuve d'un scepticisme exagéré. C'est pourquoi cet article nous semble avoir son utilité en essayant de donner une idée des possibilités et des limites de l'archéologie palestinienne. Avant d'aborder un cas précis, il est nécessaire de rappeler quelques notions générales.

En Palestine, l'ère des fouilles ne commence pas avec notre génération, comme beaucoup paraissent le croire. Elle date d'un demi-siècle au moins. Ce qui est nouveau, en réalité, depuis la guerre, c'est un sens plus méthodique de la recherche archéologique. Il est certain qu'à ce point de vue l'archéologie orientale a remarquablement progressé depuis une vingtaine d'années. Les fouilleurs sont, en général, mieux préparés par les connaissances techniques indispensables ; les entreprises, plus largement dotées, sont munies d'un personnel plus adéquat et d'un meilleur outillage ; les méthodes de classification moins fantaisistes ; surtout enfin les éléments de comparaison plus abondants rendent possible une interprétation mieux fondée. Ajoutons que les moyens modernes de publicité ont permis une large diffusion des découvertes.

Plus d'une centaine de sites bibliques ont été explorés. Les « tells », nom dont on les désigne, sont des sommets d'apparence rectiligne, isolés par rapport aux rampes rocheuses de la vallée, et dont les pentes rapides sont semées de fragments d'ustensiles en pierre, de silex taillés et surtout d'une profusion de tessons. Dans la grande majorité des cas, ils ont été identifiés sans peine avec des cités de l'Ancien Testament grâce à la topographie des écrivains sacrés, beaucoup plus exacte et précise qu'on n'a voulu le dire. L'idée que les cités bibliques sont à rechercher dans des collines artificielles peut sembler étonnante. L'explication pourtant est simple : dans les villes antiques de l'Orient, à l'exception des remparts, des temples et des palais, bâtis souvent en pierres, les maisons étaient faites de briques d'argile séchées au soleil. Ces matériaux fragiles ne résistaient pas toujours aux fortes pluies, aux tremble-

ments de terre ou aux dévastations consécutives aux guerres qui désolèrent le II^e millénaire. En cas de ruine, on reconstruisait simplement par-dessus, si bien que le niveau de la cité s'élevait insensiblement. Une éminence se formait ainsi, le « tell », qui est une accumulation artificielle des terrains constitués par les débris de ces habitats successifs et dont la hauteur, comme dans le cas de Jéricho, peut atteindre dix mètres pour une évolution de 2000 à 3000 ans.

En ouvrant de profondes tranchées dans les « tells », on ne dégage pas seulement des murs, mais on découvre une foule d'objets qui renseignent l'archéologue sur la vie de la cité enfouie. Le moindre fragment de métal, un lambeau de sculpture ou de stuc, une monnaie corrodée, voire un tesson sont des pièces archéologiques de valeur si l'on en connaît l'exacte provenance, l'association, la nature intrinsèque surtout. La poterie qu'on trouve partout, et qui est pratiquement indestructible, nous fournit sans contredit le meilleur critère. Toute pièce de vaisselle, luxueuse ou banale, est un récipient fait de main d'homme, avec une argile plus ou moins naturellement appropriée, durci par la chaleur solaire ou l'action artificielle du feu, modelé suivant l'adaptation qu'on veut en faire et parfois avec un degré variable de sens artistique. Pour la classer on examine la poterie au point de vue de la matière : nature de l'argile et sa provenance, de la technique : lavage, épuration, malaxation, de la cuisson : simple dessiccation atmosphérique ou durcissement artificiel à feu libre ou au four, du galbe : forme ou silhouette du vase, enfin du décor : incisé, imprimé, appliqué. Le jeu simultané de ces cinq critères, si l'on y soumet un grand nombre de pièces de céramique, permet d'aboutir à une détermination positive. On arrive ainsi à ranger toutes les découvertes dans des périodes archéologiques. La classification adoptée par les archéologues est celle qui s'adapte aux phases générales du développement de la civilisation dans le monde, c'est-à-dire à la succession de la pierre et des métaux dans l'outillage humain. Il y a quelques années, les spécialistes en la matière se sont arrêtés aux périodes ou âges archéologiques suivants. Nous ne donnons que celles qui intéressent directement l'Ancien Testament.

Age de la pierre : V^e, IV^e millénaires.

	Age du bronze	Bronze I :	3000-2000 av. J.-C.
		Bronze II :	2000-1600 av. J.-C.
		Bronze III, 1 :	1600-1400 av. J.-C.
		Bronze III, 2 :	1400-1200 av. J.-C.
Age du fer		Fer I :	1200-600 av. J.-C.
		Fer II :	600-300 av. J.-C.

Les fouilles auront pour but de faire rentrer les objets découverts dans l'une de ces périodes. On pourra retracer ainsi l'évolution de la ville fouillée à toutes les époques de son existence. Par exemple, l'abondance d'éléments du Bronze I attestera la floraison de la cité de 3000-2000 av. J.-C., l'absence de trouvailles du Bronze III, la désertion du site entre 1600 et 1200. Des

amas de débris et de cendres permettront de conclure à une destruction violente consécutive à la prise de la ville. L'apparition de types nouveaux en nombre restreint attestera des rapports de commerce avec les peuples voisins, en quantité massive elle signifiera l'invasion d'un peuple. Selon que la céramique sera du début, du milieu ou de la fin d'une des grandes périodes archéologiques envisagées (Bronze I, Bronze II, etc.), on pourra serrer de plus près encore l'évolution historique du site.

C'est seulement après avoir établi la chronologie des ruines, selon des critères qui relèvent uniquement de l'archéologie, qu'on peut confronter les résultats acquis avec les données bibliques et parler, s'il y a lieu, de la confirmation apportée par les fouilles aux récits de l'Ancien Testament.

Après ces remarques préliminaires qui appartiennent à la théorie, voyons comment les méthodes de classification jouent dans un cas pratique. Parmi les « tells » de Palestine étudiés par les archéologues on n'a que l'embarras du choix. Nous prendrons celui de Jéricho, car c'est l'un des sites fouillés dont on entend le plus souvent célébrer les résultats. Quelles sont les données bibliques relatives à Jéricho ? La prise de la ville et sa destruction radicale par les armées de Josué, avec l'interdiction religieuse de la rebâtir (Josué vi). Après être restée déserte plusieurs siècles, elle est reconstruite sous Achab (874-853) par Hiel, de Béthel (I Rois xvi, 34), qui la « fonda au prix d'Abiram, son premier-né, et en posa les portes au prix de Segub, son plus jeune fils ». Ces derniers mots font allusion à des sacrifices de fondation. A ce propos, il faut relever qu'à Jéricho ont été retrouvées dans les maisons des jarres qui contenaient des ossements d'enfants. Il s'agit de savoir si les résultats archéologiques de Jéricho concordent avec les données bibliques. La date de la chute de Jéricho étant aussi celle de l'entrée en Canaan, on voit toute l'importance de la question⁽¹⁾.

* * *

A. Les fouilles d'avant-guerre.

Le site de l'ancienne Jéricho a pu être déterminé, sans hésitation, au-dessus de la source appelée vulgairement Aïn Es Sultân ou fontaine d'Elisée, en souvenir de l'épisode de II Rois ii, 19, à 2 km. de la magnifique oasis au sein de laquelle s'élève l'agglomération moderne. C'est avec Tell el-Hosn, la biblique Beth Shân, le « tell » le plus imposant de la vallée du Jourdain. Il s'élève au pied du Mont de la Quarantaine, dernier contrefort du désert de Juda. Il a la forme d'une ellipse longue de 307 m., large de 160 m. et ressemble à un

(1) Remarquons qu'il y a une *date biblique* de la prise de Jéricho. Celle-ci coïncide, en effet, avec l'entrée en Canaan. Or, la sortie d'Égypte a lieu 480 ans avant la construction du Temple de Jérusalem (I Rois vi, 1). Ce chiffre désigne manifestement un certain nombre de générations. Si, d'après la table de marbre de Paris et les renseignements de Flavius Josèphe, les travaux du Temple commencèrent en 968 (967), la prise de Jéricho se placerait vers 1450 av. J.-C.

œuf posé du nord-est au sud-est, la pointe en bas. Sa hauteur moyenne est de 10 m.

C'est en 1896 déjà que les premiers sondages sont exécutés sur le « tell » de Jéricho par le « Palestine Exploration Found », société fondée en 1865, à laquelle revient l'honneur d'avoir inauguré l'exploration systématique de la Palestine. Onze ans plus tard, en 1907, le Dr Sellin ouvre une première campagne de fouilles à Jéricho avec l'appui du gouvernement autrichien. Ces recherches préliminaires durent seulement du 5 au 26 avril 1907⁽¹⁾. Elles établissent que la vie de la cité s'est arrêtée soudain en pleine époque cananéenne et avant l'introduction d'aucun élément israélite, ce qui correspond à la destruction radicale de Jéricho sur l'ordre de Josué.

La première campagne importante a lieu du 2 janvier au 8 avril 1908⁽²⁾. D'autrichienne qu'elle était, l'entreprise avait passé à la « Deutsche Orientgesellschaft », restant sous la direction de Sellin, auquel étaient adjoints en qualité d'architecte Langenegger et comme archéologue Watzinger. Ces deux premiers savants avaient travaillé aux fouilles de Babylone et le dernier fait partie d'une expédition explorant les restes des synagogues en Galilée. Avec un effectif de 200 ouvriers, ils dégagent une partie du magnifique rempart ceignant la base de la colline. Cette muraille, qui se déploie sur près de 800 m., fait encore aujourd'hui une grande impression sur le visiteur moderne. Comme elle témoigne d'une parfaite connaissance des lois statiques et des exigences de la défense contre l'escalade, la sape et la brèche, elle excite l'admiration des fouilleurs. « La technique dont témoignent les murs de Jéricho n'a rien à envier aux méthodes de construction moderne, réserve faite pour l'emploi du mortier. »⁽³⁾

Sur un lit d'argile de 0,8 m. à 1,3 m. d'épaisseur repose un énorme soubassement de pierres. Sur ce socle de moellons sont posés des quartiers de roche, en léger retrait les uns sur les autres, jusqu'à une hauteur de 4,5 m. à 5,4 m. Malgré les siècles, cette muraille ne présente aucune lézarde. Un mur de briques sèches, dont il ne reste que des fragments, s'élevait par-dessus. La hauteur totale du rempart devait être ainsi de 12 à 15 m. A 30 m. du rempart extérieur, vers le nord du tertre, se dressait une acropole à double enceinte. La muraille la plus importante, prise entre deux tours d'angle, se développe sur 81 m. Elle est faite d'un conglomérat de briques posées sur un fondement de gros blocs de calcaire. Son épaisseur est de 3,5 m. Fait surprenant, à 3 m. en avant de cette muraille, il y en a une seconde, large de 1,5 m. seulement. Les deux enceintes de l'acropole sont réunies par de petits murs de refend, constituant une série de réduits sans communication les uns avec les autres ou avec l'extérieur. On s'est demandé s'ils servaient de magasins à projectiles. Le rapprochement que l'on a fait entre ces réduits et l'accueillante maison de Rahab, bâtie sur la muraille (Josué 11, 15), est sans fondement, puisque le

(1) Compte rendu dans les *Mitteilungen und Nachrichten des deutschen Palästina-Vereins*, 1907, p. 65-71. — (2) Compte rendu dans les *Mitteilungen der deutschen Orientgesellschaft*, t. XXXIX, 1908, p. 1-41. — (3) *Art. cité*, p. 15.

rempart extérieur lui-même est plus ancien que l'invasion des Israélites.

Les conclusions des fouilles, après la campagne de 1908, sont les suivantes. Le fait est établi que « Jéricho, à l'époque cananéenne, était une place exceptionnellement bien fortifiée... Dans le développement culturel de celle-ci on constate une coupure, qui n'existe nulle part ailleurs en Palestine... Après la destruction du mur de briques le site doit avoir été utilisé pendant longtemps comme jardin »⁽¹⁾.

Dans les autres cités palestiniennes on remarque une continuité d'évolution avant et après la conquête israélite. Partout où les Israélites sont devenus les maîtres, leur culture rustique de demi-nomades s'est substituée peu à peu à la civilisation cananéenne, dont elle a assimilé beaucoup d'éléments. A Jéricho, par contre, entre les périodes cananéenne et israélite apparaît un immense hiatus de plusieurs siècles. Après une longue désertion du site, la vie s'y manifeste de nouveau d'un élan soudain au moment le plus brillant de la culture nationale juive. De telles conclusions sont loin, comme on le voit, de contredire les données bibliques.

La plus grande campagne de la mission allemande est celle de 1909⁽²⁾. Elle dure sept mois. Sellin peut dire qu'« elle a définitivement fixé l'image de l'antique cité, aussi bien que la succession des phases diverses de sa culture »⁽³⁾. La découverte d'un outillage de silex permet au même savant de conclure que « le tertre de Jéricho a été habité déjà au début du III^e, sinon du IV^e millénaire »⁽⁴⁾. En 1909, les archéologues allemands retracent l'évolution de Jéricho d'après le schéma que voici :

1. Agglomération préhistorique.
2. Cité cananéenne du II^e millénaire av. J.-C., florissante vers 1500, mais bientôt en déclin et détruite vers le XIII^e siècle av. J.-C.
3. Longue période de désertion du site.
4. Restauration israélite vers la première moitié du IX^e siècle av. J.-C.

Les fouilles de 1909 sont les dernières de la mission allemande. Sellin et Watzinger travaillent dès lors à l'ouvrage définitif qui paraît en 1913 : *Jéricho. Les résultats des fouilles*⁽⁵⁾. On constate avec surprise que les conclusions de 1909 sont modifiées. Le hiatus constaté précédemment dans le développement de Jéricho est considérablement atténué. Il devient la période « spät-kanaanitisch » ou déclin cananéen. Contrairement à ce que dit le livre de Josué, la ville détruite radicalement par les Hébreux n'est pas restée longtemps inhabitée et, immédiatement après la conquête, des colons s'établirent dans les ruines. A l'époque de la restauration israélite, c'est-à-dire au IX^e siècle, la ville fut entourée de son majestueux rempart de pierres. Quant à la date si importante à laquelle Jéricho tomba devant les armées de Josué, « de

(1) *Art. cité*, p. 41. — (2) Compte rendu dans les *Mitteilungen der deutschen Orientgesellschaft*, t. XLI, 1909, p. 1-36. — (3) *Art. cité*, p. 28. — (4) *Art. cité*, p. 33. — (5) *Jéricho, Die Ergebnisse der Ausgrabungen*. Leipzig, 1913, t. XXII des *Wissenschaftliche Veröffentlichungen der deut. Orientgesellschaft*.

façon parfaitement claire et significative, le résultat des fouilles témoigne en faveur d'une chute autour de 1500 av. J.-C. »⁽¹⁾. A vrai dire, l'étude de la céramique suggérerait une époque plus ancienne, voisine de 1600, mais il faut tenir compte de la situation retirée de Jéricho, placée à l'écart des grandes voies de communication, ce qui a causé un retard dans sa culture.

La thèse allemande recueille l'adhésion d'autorités comme Ed. Meyer⁽²⁾. Cependant des réserves se font entendre. Le P. Vincent, l'éminent archéologue de l'Ecole biblique de Jérusalem, « a l'impression d'une thèse où le sentiment juste provoqué par le contact avec les faits avait fléchi à distance et par l'accumulation des années devant la spéculation sur des éléments accessoires »⁽³⁾. Ce jugement est confirmé, quand on voit les archéologues allemands insister sur « le rapport existant entre l'invasion des Chabiri, mentionnés dans les lettres de Tel-el-Amarna, qui se produit précisément vers 1500, et l'invasion des B'né Israël »⁽⁴⁾.

A cause de la guerre de 1914, il fallut attendre une dizaine d'années avant que la question de Jéricho fût reprise. En 1922, le professeur W.-F. Albright, directeur de l'Ecole américaine d'archéologie à Jérusalem, entreprend une étude personnelle du problème. Il en arrive à la conclusion que la mission allemande, dans ses conclusions finales, a postdaté la poterie. Entre 3000 et 1200 av. J.-C., il distingue dans l'occupation de Jéricho quatre phases successives ⁽⁵⁾:

A : ? à 3000 av. J.-C. ; B : ? à 2500 av. J.-C. ; C : 2000 à 1700 av. J.-C. ; D : 1700 à 1230.

On voit immédiatement que tout l'intérêt se concentre sur la période D, celle de la dernière ville cananéenne. Elle fut détruite en 1230 et resta déserte jusqu'à 870 av. J.-C., ce qui nous ramène aux conclusions de 1909, favorables aux données bibliques.

Mais M. Albright ne tarde pas à reviser son jugement. Les fouilles qu'il entreprend à Tell el-Foul (Gibeath-Saül) l'obligent, paraît-il, à écrire que Jéricho D, qui nous occupe, fut « fondée en 1800 et détruite en 1600 »⁽⁶⁾. La raison de ce changement d'attitude c'est que « la poterie du Bronze III est rare »⁽⁷⁾ à Jéricho. Après la destruction en 1600, comme on l'a dit, le site serait resté inhabité et désert jusqu'en 900, ce qui fait un abandon de sept siècles. Dans une étude parue peu après, il émet l'idée générale que dans la vallée du Jourdain les agglomérations urbaines s'éteignirent avant la fin du Bronze III⁽⁸⁾. Pour mettre le comble à la confusion, Sellin revient alors sur ses conclusions de 1913. Il attribue le grand mur de pierres à la ville ruinée en 1200 par la conquête israélite⁽⁹⁾. Watzinger, de son côté, est d'avis que Jéricho

(1) *Ouvr. cité*, p. 181. — (2) *Arch. Anzeiger*, 1913, col. 71 ss. — (3) *Revue Biblique*, 1930, p. 411. — (4) *Jéricho*, p. 181. — (5) *Journal of the Palestine Oriental Society*, II, 1922, p. 133. — (6) *The Annual of the American schools of Oriental Research*, t. IV, 1922-1923 New Haven, p. 147. — (7) *Ouvr. cité*, p. 11, n. 2. — (8) *The Annual...*, t. VI, 1924-1925. — (9) *Geschichte des israelitischen jüdischen Volkes*, 1924, p. 95.

« fut détruite en 1600 par certaines tribus indéterminées du désert oriental »⁽¹⁾. L'effet de telles divergences ne tarde pas à se faire sentir. Le bel enthousiasme qu'avaient éveillé les premières recherches commence à disparaître. On se méfie du critère archéologique, puisque dans un cas aussi précis que Jéricho les archéologues sont incapables de s'entendre.

B. *Les nouvelles fouilles.*

Puisque les découvertes antérieures n'ont pas abouti à un résultat positif et indiscuté, seules de nouvelles fouilles et un matériel inédit permettront d'atteindre la solution que chacun souhaite sur l'importante question de Jéricho. En 1930, le « Palestine Exploration Found », grâce à l'appui de différents musées et de quelques particuliers, inaugure les nouvelles fouilles, qui devaient durer de 1930 à 1936. Le chef de l'expédition est le professeur John Garstang, de l'Université de Liverpool, bien connu en Palestine pour avoir organisé et dirigé de 1920 à 1926 le remarquable Service des Antiquités de Palestine⁽²⁾. Il avait déjà donné son avis sur le sujet en 1927, estimant « probable que la ville D fut détruite à un certain moment entre 1700 et 1400 av. J.-C., avec une possibilité d'erreur de 50 ans dans chaque sens »⁽³⁾, — ce qui ferait une variation de 400 ans. Un tel point de vue signifierait la fin de l'archéologie ! Heureusement qu'après sa première campagne, où il se borne à agrandir les tranchées de la mission allemande, M. Garstang est capable d'établir que la fameuse ville D, prise par les Israélites, a duré « de 1600 jusqu'à la destruction de la cité de l'âge du bronze »⁽⁴⁾.

Le rempart de la ville D fut détruit en 1400. Mais la ville fut réoccupée partiellement de 1400 à 1250. Quels étaient les nouveaux habitants ? Il apparaît probable... « qu'un des Pharaons, peut-être Ramsès II, mais plus probablement Ramsès III, établit sur la butte au-dessus de la source un poste de mercenaires... »⁽⁵⁾. On peut se demander dans quel but, car Jéricho n'a aucun intérêt stratégique.

Les journaux s'emparent de ces conclusions. M. Garstang fait une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris⁽⁶⁾, et dans la revue *Syria*, M. Dussaud, le célèbre archéologue français, considère que les fouilles ont démontré que l'irruption des Israélites a eu lieu en 1400⁽⁷⁾. Cependant, le P. Vincent, qui totalise quarante ans d'expérience dans le domaine de l'archéologie palestinienne, maintient avec force ses conclusions d'avant-

(1) *Zeitschrift der deut. Morgenländischen Gesellschaft*, 1926, p. 131-136. — (2) Le *Department of antiquities in Palestine* a pour mission de sauvegarder le patrimoine artistique de la Palestine, de contrôler l'exploration des sites anciens, d'empêcher les fouilles clandestines et de répartir les objets trouvés entre le musée de Jérusalem et les fouilleurs. — (3) *Palestine Exploration Found, Quarterly Statement*, 1927, p. 100. — (4) *Annals of Archaeology and Anthropology of the University of Liverpool*, 1932, t. XIX, p. 7. — (5) *Annals...*, XIX, p. 37. — (6) *Comptes-rendus*, juillet 1930, — (7) *Syria*, 1930, p. 390-392.

guerre dans la *Revue Biblique* ⁽¹⁾, assavoir que la ville D, détruite par les Israélites, a sombré dans un cataclysme formidable vers 1200.

Fait qui montre la complexité du critère de la céramique, les opinions de M. Garstang et du P. Vincent se basent sur des résultats archéologiques sensiblement identiques. Les vases recueillis à Jéricho embrassent une période allant du Bronze I au Bronze III, soit jusque vers 1200. En face de ce contexte, le P. Vincent, qu'on ne peut accuser de légèreté, assigne cette dernière date à la chute de la ville cananéenne, provoquée par les Israélites. Par contre, le fouilleur anglais, qui a passé des mois sur le chantier, reste fidèle à la date de 1400 pour la ruine de Jéricho. Il admet cependant l'existence de la poterie intéressant la fin du Bronze III et il l'explique par l'hypothèse que nous avons signalée. On voit sans peine ce qui sépare les deux savants. L'opinion qui prolonge la ville jusqu'en 1200 s'appuie sur les nombreuses trouvailles du Bronze III tardif à Jéricho. Celle qui invoque une réoccupation partielle et discontinue du site se fonde, au contraire, sur la rareté des mêmes éléments de poterie. Pour M. Garstang ils constituent seulement « un demi pour cent de tout le matériel » ⁽²⁾, tandis que, selon le P. Vincent, ils apparaissent en tous les points de la colline et forment le trente pour cent de l'ensemble des découvertes. Inutile de dire qu'entre ces deux avis aucune conciliation n'est possible qui permette d'atténuer cet écart de deux siècles.

A partir de 1931, des documents inédits sont versés au débat par la découverte des tombes de Jéricho. On sait que la nécropole accompagne nécessairement tout habitat humain, mais les tombeaux de Jéricho s'étaient jusqu'alors dérobés aux recherches. Le professeur Garstang a le mérite d'avoir découvert, au cours de sa seconde campagne, 43 hypogées, creusés à 250 m. à l'ouest du « tell » de Jéricho. Souvent très vastes (la tombe 9 est large de 3 à 4 m.), ils abritent parfois des centaines de squelettes. Les sépultures appartiennent à deux types : la caverne sous roche avec un puits d'accès ou, simplement, la fosse plus ou moins circulaire, sans autre fermeture qu'un amas de grosses pierres. Selon l'usage antique, on enterrait les morts avec une foule d'objets ; les tombeaux contiennent donc une très riche poterie, des armes et des bijoux.

Pour classer la céramique de la nécropole, M. Garstang commence par déterminer dans chaque tombe un certain nombre de couches, correspondant aux différentes phases d'utilisation de la sépulture. Cette méthode apparaît un peu subtile quand on voit, dans le cas de la tombe 4 par exemple, une différenciation de cinq niveaux pour une épaisseur totale de 0,60 cm. ⁽³⁾ Puis, les pièces de poterie sont soumises une à une à l'examen archéologique selon les critères d'usage. Seulement, pour la classification chronologique, M. Garstang fait intervenir son principe d'évolution retardée (en anglais, « lag »). C'est l'idée qu'à Jéricho, « site relativement écarté et isolé » ⁽⁴⁾, les arts se sont déve-

(1) *Revue Biblique*, 1930, p. 403-433 et 1932, p. 264-276. — (2) *Annals...*, XXIII, p. 75. — (3) *Annals...*, XX, p. 23. — (4) *Annals...*, XIX, p. 7. Remarquons que M. Garstang dit ailleurs que « Jéricho se trouvait évidemment sur une route de commerce ». (*Annals...*, XX, p. 21).

loppés plus tardivement que dans les autres villes palestiniennes. En conséquence, un objet assigné ordinairement au Bronze II (2000-1600) sera placé entre 1900 et 1500 à Jéricho.

Après avoir examiné les 2818 objets de la nécropole, en vertu de ces principes, M. Garstang conclut que la période du Bronze III² qui nous occupe (1400-1200 av. J.-C.) n'est représentée que par sept pièces de poterie ; encore ce dernier chiffre est-il précédé de l'épithète « possible »⁽¹⁾. Si l'on fait le calcul, on voit que la proportion d'éléments du Bronze III tardif est minime. On a donc « la claire évidence de l'occupation continue du site depuis la fin du Bronze I au milieu du Bronze III » (1400 av. J.-C.)⁽²⁾. La présence des sept vases tardifs s'explique, comme pour les mêmes éléments trouvés dans la cité, « par une réoccupation partielle et temporaire de Jéricho... à l'époque des Ramessides »⁽³⁾.

Il faut se demander maintenant quelle est la valeur de cette classification. La lecture du rapport sur lequel elle se fonde⁽⁴⁾ n'est pas facile. Pour préciser l'époque de chaque pièce de poterie l'auteur multiplie les rapprochements. Il se sert parfois de documents dont la plupart sont inédits, ce qui rend toute vérification impossible. Par exemple, on rencontre des références telles que « Beisan Photographs » faisant allusion à des photographies qui ne sont pas publiées à l'heure actuelle⁽⁵⁾. L'étude détaillée de ces pages exigerait de nombreux graphiques et des tableaux. Je me bornerai à faire les remarques générales qu'elles me suggèrent.

a) Les tombes 11, 13, 4 et 5 contiennent, de l'aveu du fouilleur, des « formes mycéniennes »⁽⁶⁾ caractéristiques, qu'on peut attribuer sans hésitation au XIII^e siècle av. J.-C. Il les considère comme une « intrusion tardive »,⁽⁶⁾ en raison de leur petit nombre (sept). Il s'étonne de ce fait, puisque, comme nous venons de le rappeler, « Jéricho se trouvait évidemment sur une route de commerce, où les objets mycéniens pouvaient pénétrer »⁽⁷⁾. Il en tire la conclusion que l'occupation du Bronze III tardif était des plus restreintes. Au contraire, l'isolement de Jéricho par rapport aux autres villes cananéennes est incontestable. Les localités de la vallée du Jourdain, peu ouverte aux influences méditerranéennes, devaient être pourvues de moins d'objets mycéniens que des comptoirs maritimes, comme Ras Shamra ou Tell Abou Haouam, près de Haïffa, qui en possèdent une surabondance. La présence de quelques-uns d'entre eux à Jéricho est une indication qu'il serait imprudent de négliger. On sait que, dans toutes les fouilles, il y a de nombreux objets d'usage commun, dont la durée se prolonge sur plusieurs siècles et dont l'attribution, très approximative et variable, n'est possible que grâce à d'autres pièces de céramique plus caractéristiques. Si les produits mycéniens identifiés à Jéricho permettaient de dater une partie de cette poterie avec certitude, c'est par cent qu'il faudrait multiplier le chiffre de sept figurant sous la rubrique du Bronze III tardif dans la céramique de la nécropole.

(1) *Annals...*, XX, p. 37. — (2) *Ibidem*, XX, p. 38. — (3) *Ibidem*, p. 41. — (4) *Annals*, XIX et XX. — (5) *Art. cité*, XX, p. 19. — (6) *Ibidem*, p. 17. — (7) *Ibidem*, p. 21.

b) Dans la plupart des tombeaux étaient déposés des scarabées. Ce sont des bijoux égyptiens portant le cartouche d'un Pharaon. Le plus récent, trouvé dans la tombe 4, remonte à Amenhotep III, c'est-à-dire vers 1375. On en conclut que « les scarabées d'Amenhotep III datent réellement les dépôts les plus tardifs de la tombe »⁽¹⁾. Ce raisonnement me paraît erroné. La seule chose, en effet, que puisse nous fournir la présence d'un scarabée, c'est un *terminus a quo*. Il permet d'établir que le contexte archéologique dans lequel il se trouve n'est pas antérieur au souverain dont il porte le nom, mais il peut, sans difficulté, lui être postérieur de plusieurs siècles.

c) La classification faite par M. Garstang donne l'impression d'une chose définitive. Mais cette impression n'est pas exacte. Si l'on parcourt le rapport dont elle s'inspire, on rencontre des expressions telles que « on ne peut pas supposer »⁽²⁾, « il apparaît probable »⁽²⁾, « il apparaîtrait »⁽²⁾, « un élément de doute subsiste »⁽³⁾. Cela veut dire que la détermination archéologique de la céramique trouvée dans la nécropole est loin d'être définitive, dans l'esprit de son auteur. Une telle constatation ouvre le champ à la discussion.

Les travaux menés dans la cité, parallèlement avec ceux de la nécropole, amènent à des résultats identiques. Les pièces de poterie complètes sont évidemment beaucoup plus rares. Cependant, deux seuls fragments mycéniens ayant été identifiés parmi les quelque « 150 000 tessons soumis à l'investigation »⁽⁴⁾, on peut bien parler de la « rareté des types du Bronze III 2 caractéristique »⁽⁵⁾. Il y a longtemps que l'imagination a été frappée par la chute miraculeuse des murailles de Jéricho. Sans prétendre résoudre le problème, M. Garstang remarque que « le palais et les maisons voisines semblent avoir souffert des effets d'un tremblement de terre... survenu vers la fin du XVI^e siècle av. J.-C. »⁽⁶⁾. Il ne tente pas le rapprochement, que d'autres se sont hâtés de faire, entre cette constatation et l'effondrement des murailles devant les armées de Josué.

Au terme de ses campagnes, le fouilleur peut écrire que « ses recherches dans les ruines de Jéricho permettent de se prononcer définitivement sur la date de la chute de la ville... que les résultats obtenus successivement dans la cité et la nécropole ont tous concordé en faveur d'une date proche de 1400 av. J.-C. »⁽⁷⁾, réserve faite pour une réoccupation partielle du site.

Dans un article de la *Revue Biblique*⁽⁸⁾, le P. Vincent a fait alors une étude d'ensemble de la poterie de Jéricho. Ses conclusions, opposées à celles de M. Garstang, sont qu'après les fouilles « la céramique porte l'empreinte d'une évolution nettement plus tardive d'un siècle au moins à 1400... Les vestiges du Bronze III le plus évolué commencent à pulluler en trop d'endroits sur le « tell » et dans la nécropole pour que le prétendu poste avancé, installé sous les gouverneurs ramessides, ne prenne pas figure de ville »⁽⁹⁾.

(1) *Annals...* XX, p. 26. — (2) *Annals*, XIX, p. 37. — (3) *Ibidem*, p. 21. — (4) *Ibidem*, p. 41. — (5) *Ibidem*, p. 109. — (6) *Ibidem*, p. 105. — (7) *Art. cité*, XXIII p. 75. — (8) *Revue Biblique*, 1935, p. 585-605. — (9) *Ibidem* p. 605. —

Tel est le résultat des fouilles de Jéricho, au cours desquelles on n'a épargné ni la peine ni les dépenses. Il est décourageant de constater qu'après six ans d'efforts, on aboutit à la même impasse qu'avant les fouilles : deux interprétations différentes, entre lesquelles il y a un écart de 200 ans. Ne croyons pas qu'il soit possible de concilier les deux opinions en présence. Comme en 1930, le P. Vincent et M. Garstang, qui ont l'un et l'autre leurs partisans, sont prêts à avouer « que tout essai d'harmoniser ces deux conclusions si opposées paraît être exclu »⁽¹⁾.

Il est évident que nous n'avons pas à nous prononcer entre deux spécialistes de valeur. Cela veut-il dire que l'archéologie palestinienne est impuissante à nous renseigner sur une date aussi importante que la chute de Jéricho ? On a vu qu'on ne pouvait rien tirer des fouilles elles-mêmes, puisque les résultats en sont contradictoires. Bien que le but de cet article ne soit pas d'aborder le fond de la question, je voudrais indiquer un moyen d'arriver à une solution positive en se servant de l'archéologie.

On sait que la chute de Jéricho a été le prélude à l'invasion d'Israël. Elle a été suivie de la prise de nombreuses autres villes cananéennes. Par conséquent, le matériel exhumé dans ces dernières cités lors des fouilles doit nous fournir une date très rapprochée de celle de la ruine de Jéricho.

La première cité à laquelle on songe, c'est Aï, seconde conquête des Israélites (Josué VIII). Les recherches effectuées sur le site par Mme Krause-Marquet⁽²⁾ ont eu le résultat surprenant de démontrer que la ville fut détruite vers 2000. Ses ruines restèrent désertes jusqu'à 1200 av. J.-C., c'est-à-dire que, lorsque les Israélites entrèrent en Canaan, Aï était inhabitée. Les conclusions archéologiques des fouilles d'Aï sont admises par des autorités comme M. Dussaud⁽³⁾ et le P. Vincent⁽⁴⁾. M. Garstang affirme avoir ramassé à Aï « des tessons du Bronze III... relativement peu nombreux »⁽⁵⁾. Il place leur authenticité sous la garantie du professeur Albright. Or, celui-ci reconnaît que ses trouvailles à Aï étaient presque toutes formées « d'un rebord de marmite dont le type commence à apparaître au XV^e siècle av. J.-C. et qui se rencontre pendant six siècles, avec très peu de modifications »⁽⁶⁾. On peut donc dire que l'accord des archéologues est fait au sujet d'Aï. Voici encore un exemple des difficultés de l'archéologie en Palestine !

Comment accorder le résultat des fouilles d'Aï avec le récit de Josué ? La difficulté disparaîtrait si l'on pouvait adopter l'ingénieuse hypothèse proposée par M. Albright, d'après laquelle les événements rapportés par le chapitre VIII de Josué s'appliqueraient à Béthel, ville voisine d'Aï⁽⁷⁾. Mais les renseignements géographiques de Josué VIII conviennent admirablement à la situation d'Et-Tell, la traditionnelle Aï. M. Dussaud, qui nie l'historicité du

(1) *Palestine Exploration Found, Quaterly Statement*, 1931, p. 104. — (2) Compte rendu dans *Syria*, 1935, p. 325-345. — (3) *Syria*, 1935, p. 346-352. — (4) *Revue Biblique*, 1937, p. 231-266. — (5) *Palestine Exploration Found, Quaterly Statement*, 1936, p. 28. — (6) *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 56, p. 11. — (7) *Bull. Amer. Schools*, n° 56, p. 11.

récit biblique, écrit « qu'il est manifeste que les récits concernant la chute de Jéricho et d'Aï sont établis sur le thème de la légitimation rituelle de la prise de possession d'une ville »⁽¹⁾. Mais l'explication la plus simple, respectueuse à la fois des textes bibliques et de l'archéologie, a pour auteur le P. Vincent⁽²⁾. Il admet le résultat des fouilles. Au temps de Josué, Aï était inhabitée et déserte. Cependant les restes de ses remparts, grandioses aujourd'hui encore, et son admirable situation stratégique n'en firent pas moins une précieuse forteresse pour les Cananéens menacés contre les Israélites, envahisseurs du haut pays. Au cours des récents troubles de Palestine, on a vu des Arabes faire le coup de feu derrière des ruines transformées par eux en fortins inexpugnables. Un indice à l'appui de la thèse du P. Vincent, c'est le nom hébreu de la cité, le seul sous lequel elle soit connue dans la Bible, 'Ai, qui signifie « la Ruine ».

Dans ces conditions, on ne peut tirer aucun renseignement des fouilles d'Aï pour le cas qui nous intéresse. Il en est autrement de Beitin, à 3 km. plus au nord, et qu'on reconnaît pour la Béthel biblique. Les recherches faites à Béthel ont amené la découverte de plusieurs niveaux archéologiques⁽³⁾. La ville du Bronze III, la seule qui nous occupe, est la plus florissante qui se soit élevée sur le « tell ». Or cette ville fut totalement anéantie au cours du XIII^e siècle av. J.-C.

Dans le sud de la Palestine, on pourrait citer le cas de Beit-Mirsim (= Qiryath-Sépher, Josué xv, Juges 1) qui fut détruite également au XIII^e siècle⁽⁴⁾. A Tell el-Fari⁽⁵⁾, situé à 25 km. au sud-est de Gaza, une expédition anglaise a découvert un palais intact, dans les salles duquel étaient déposées des jarres scellées encore d'un cachet⁽⁵⁾. On a pu déterminer que la destruction du palais intervint vers la fin du règne de Ramsès II, c'est-à-dire de nouveau au XIII^e siècle. Mais l'exemple le plus frappant, c'est Tell-Doueir, à la frontière de la Palestine, identifié avec la ville israélite de Lachis. L'archéologue J.-L. Starkey, qui vient de périr tragiquement, a dégagé par couches successives, et toujours au même emplacement, des temples superposés. Ils remontaient à trois périodes ⁽⁶⁾:

I. 1480-1420, II. 1420-1335, III. 1335-1260.

Starkey prétend pouvoir les dater à une dizaine d'années près. Dans le temple 3, il a dégagé une série d'objets charmants et précieux, dont la moitié est d'importation égyptienne directe. Jusqu'en 1260, les temples avaient toujours été reconstruits avec soin sur le même emplacement. Il se trouve que le dernier sanctuaire, qui fut détruit en 1260, resta en ruines et ne fut pas rebâti. Dans la céramique postérieure à cet événement les apports égyptiens ont pris fin. La fleur de la civilisation cananéenne en plein épanouisse-

(1) *Syria*, 1935, p. 351. — (2) Article cité plus haut (*Revue Biblique*, 1937). — (3) Compte-rendu dans *Bull. Amer. Schools*, n° 29, 55, 57, 58. — (4) Compte rendu dans *Bull. Amer. Schools*, n° 23, 31, 47 et dans le *Journal of the Palestine oriental Society*, t. XI, 1931. — (5) Flinders Petrie : *Beth-Pelet I*, London, 1930. — (6) *Palestine Exploration Found, Quaterly Statement*, 1936, Pl. VIII.

ment est soudain remplacée par une culture beaucoup plus fruste et grossière. Ces deux faits : la désaffection du sanctuaire et le changement de civilisation, ne s'expliquent pas sans l'apparition d'un peuple nouveau.

Ainsi, les fouilles entreprises depuis la guerre en plusieurs points de Palestine sont en faveur de la venue d'une civilisation et d'un peuple nouveaux dans le courant du XIII^e siècle av. J.-C. Devant ce témoignage compact, il est difficile de maintenir la date de 1400 pour la prise de Jéricho. Il faudrait supposer que les Israélites, après leur première victoire et avant de s'attaquer aux autres villes de Canaan, seraient restés dans la vallée du Jourdain pendant plus d'un siècle. Or, le Ghôr, comme on l'appelle, est incapable de nourrir un peuple, et les Cananéens, qui tenaient les hauteurs et les voies d'accès, auraient eu beau jeu d'anéantir les nouveaux venus. Il semble donc bien que la méthode qui consiste à synchroniser les fouilles de Jéricho avec celles d'autres sites bibliques doive nous ramener à la date de 1200 pour la chute de la ville.

Mais n'oublions pas que, dans cette étude, la date de la prise de Jéricho ne devait intervenir qu'à titre accessoire. Ce que nous avons voulu mettre en évidence, c'est l'impossibilité pour les archéologues d'arriver à une opinion commune. Nous n'avons pas l'intention de nous prononcer entre des techniciens d'une valeur incontestée, alors que des spécialistes observent une prudente réserve. D'ailleurs, dans les conditions actuelles, il apparaît impossible de faire état des résultats de Jéricho. L'impasse à laquelle on aboutit après des années d'efforts et dont on ne peut sortir que par un moyen détourné est significative. Elle doit nous faire réfléchir. L'archéologie est toujours la science des choses anciennes, selon la définition de Flavius Josèphe. Elle s'attache à l'étude des monuments figurés vieux de trente siècles et ne peut pas, par conséquent, prétendre à un degré absolu de précision. En rendant sensibles les hésitations des archéologues et en soulignant leur impuissance dans un cas réputé facile, nous avons voulu faire entendre un appel à la prudence. On parle trop de la confirmation éclatante apportée à la Bible par les fouilles de Palestine. A lire certains articles ou à écouter certaines conférences on croirait que, comme Minerve sortant armée et casquée du crâne de Jupiter, les cités de l'Ancien Testament surgissent sous la pioche des fouilleurs aussi belles et brillantes qu'au temps de leur floraison. Pour modérer cet enthousiasme et le ramener à de justes proportions, il faudrait pouvoir conduire les amateurs de l'archéologie palestinienne sur les chantiers de fouilles. Ils y découvriraient ce que j'y ai vu moi-même, après être allé plus de vingt fois à Jéricho, un enchevêtrement de murs superposés et bouleversés en tous les points, un chaos de débris, à travers lequel il est extrêmement difficile de s'orienter.

Cela veut-il dire que les fouilles ne servent à rien ? Elles permettent, comme nous l'avons dit, de reconstituer l'évolution de la cité antique et de nous faire mieux comprendre la vie des peuples dont la Bible nous raconte l'histoire. L'étude de la poterie fait apparaître le contact avec les grandes civilisations

voisines de l'Égypte, de la Grèce, de la Mésopotamie. On découvre que les produits égyptiens pénétraient jusque dans la vallée du Jourdain, que des vases élégants, apportés par les nef mycéniennes, parvenaient jusqu'aux localités les plus retirées de Canaan. Les fouilles permettent d'étudier une culture dans les différentes phases de son développement, et les influences qu'elle a subies. Elles font apparaître le degré avancé de la civilisation cananéenne, au moment où Israël entrait dans la terre promise. Imposée aux vaincus, sa culture mal dégrossie de nomade subit néanmoins l'influence de la culture indigène, bien plus raffinée. Tel est le langage de la poterie, dans certains cas plus éloquent et plus sûr que celui des textes.

Avant la guerre, alors que trop de professeurs d'université ne s'occupaient des textes de l'Ancien Testament que pour les battre en brèche, les croyants accueillaient avec une faveur que l'on comprend tous les résultats des fouilles susceptibles de confirmer les récits bibliques. Aujourd'hui où, par une heureuse évolution, on est revenu au respect des textes sacrés, de telles confirmations archéologiques n'ont plus le même prix. Ce serait une erreur de les croire sans valeur ou de leur demander des précisions que seuls des documents écrits peuvent donner. D'un jour à l'autre, leur utilité peut être grande. En effet, si, par réaction contre la critique négative, on s'avisait de revenir à la conception qui fait de la Bible un livre fermé, descendu du ciel et soustrait, par conséquent, à toutes les influences extérieures, les objets trouvés dans les fouilles prouveraient le contraire. Ils démontreraient que, dès la plus haute antiquité et à toutes les époques, les Hébreux, détenteurs d'une révélation dont je suis le premier à reconnaître le caractère divin, ont été en rapport avec tous les grands peuples de l'Orient, auxquels ils ont fait beaucoup d'emprunts, et cette constatation suffirait à replacer la Bible, le livre de cette nation, au sein de l'histoire universelle.

Georges PIDOUX.
